

l'ombre d'un rêve

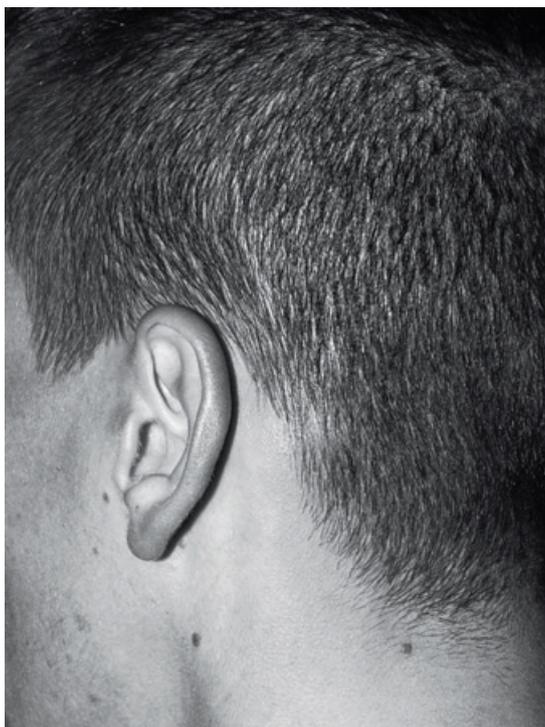
corinne rondeau

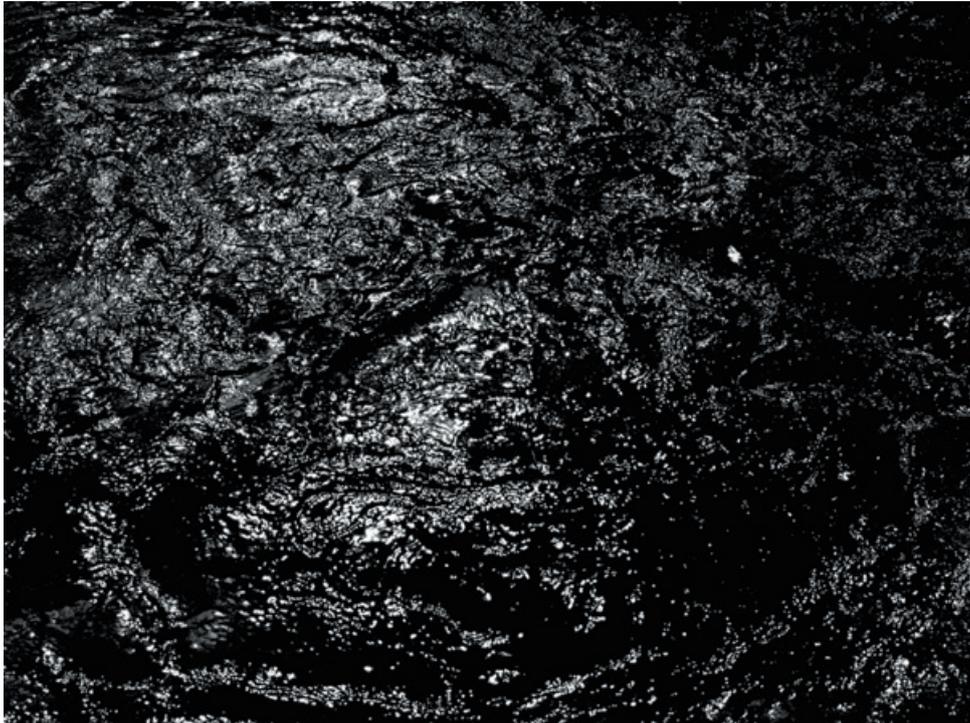
Dans la vie, vient un âge où l'on se dédouble. Cela arrive peu à peu, à la suite de périodes de grand épuisement. Qu'il nous tienne encore debout, on sent nettement que le corps est notre propre venin. Mais cet âge est aussi la recherche d'un dialogue entre une réalité passée et un imaginaire : ce qui reste malgré le poison. Dialogue d'un présent, sorte de nouvelle connivence avec l'époque. L'actualité serait congédiée remplacée par le rêve d'un bonheur : on échangerait sans plus se disperser. Bref le rêve d'un monde où on est enfin à soi-même, sans être fou, proche et distant à la fois.

Mais on ne vit pas hors du monde, sauf à être au cimetière ou en cendres. C'est justement l'actualité de l'époque qui ne cesse de le rappeler. Elle reflue, marquant chaque rêve d'une fêlure. Même en retrait quelque chose s'insinue, comme l'âme de l'enfant souffle toujours dans le corps de l'adulte quelque cauchemar ancien. L'actualité est une ombre qui pèse sur le rêve du bonheur. Elle reflue, si impétueusement dans notre époque, qu'elle efface l'époque dans laquelle nous vivons, peut-être jusqu'à nous en déloger. Que deviennent les images dans un tel monde, notamment celles qui sont censées nous informer ? Je crois bien qu'elles participent du mouvement de la disparition. On s'en rend compte quand l'une d'entre elles revient longtemps après l'avoir vue.

Cela m'est arrivé en discutant avec un ancien photoreporter de guerre, Alexis Cordesse, aujourd'hui photographe sans guerre dans ses images. Il y a des nuages, des montagnes arides, des arbres, des vallées, des feuilles d'automne sur l'eau... Pendant qu'il parlait de ses ascensions sur le mont Olympe, la plus haute montagne de Grèce, je ne pouvais m'empêcher de penser à tout ce qu'il avait vu, et qui, jamais, ne sera dans aucune image. Incapable moi-même de visualiser, car si l'imagination est ce qui reste, elle a aussi ses limites face au réel. Je le regardais, je crois même que je ne l'écoutais plus : il était le vrai témoin, celui qui ne pourra jamais témoigner. Je me rappelais des guerres depuis la guerre du Golfe, je me surpris à les avoir oubliées, en même temps que je le voyais gravir les quelques trois mille mètres d'altitude, avec ses boîtiers et ses objectifs. Ce devait être lourd. Mais ce qu'il avait vu, et qui ne sera jamais dans ses archives de guerre, n'était-il pas du voyage et de notre époque ? On peut se retirer du monde, être sur une crête, émerveillé de passer au-dessus ou au-dessous des nuages ; on peut avoir tourné le dos à tout ce qui continue de se déchirer en bas, on peut « décider de fuir la violence du monde », rien n'empêche l'inquiétude. Il serait même vain de considérer ces images contemplatives comme le rejet d'une réalité passée. Je balayais le sempiternel malaise de la question éthique, dès qu'on évoque les images de guerre, la sale mort, « faut-il montrer ? » : faut-il regarder pour reconnaître l'existence de la souffrance ?

En le quittant, je pensais à la seule image de guerre que je n'ai jamais oubliée. Celle d'un US Marine au Vietnam en 1968. Une guerre pas vécue, et dont on ne m'a jamais parlé. Le cadre est serré jusqu'à l'asphyxie du portrait : haut du casque coupé, corps bloqué aux épaules, mains rapprochées sur le canon de son fusil. J'ai toujours eu la sensation que j'attendais devant elle un tremblement qui ferait craquer l'image. Oui j'attendais que l'US Marine éventre l'image et se mette à hurler. Son regard sous la lisière du casque, les deux points noirs de ses yeux légèrement inclinés vers le haut, rectifiait cette sensation : il était mort de stupeur dans l'image. Regard absent de sidération, comme s'il cherchait le souvenir impossible d'une balle au fond de son crâne. C'est une photographie de Don McCullin. La juste image de guerre : le seuil fatidique de la mort derrière le visage, la mémoire, la réalité passée dont on ne verra jamais rien, et l'imaginaire avec sa balle inventée, ses bords tranchants, l'horreur et ses cris que le temps ne corrompt pas. Vient l'âge où l'on refuse toute corruption par l'actualité. L'âge où l'on voit dans un paysage un peuple d'ombres. Que l'imagination vienne les éveiller suppose qu'on n'ait plus besoin de rendre réel des événements avec des images. Faut-il s'étonner que de nombreux photoreporters de guerre passent à la photographie dite d'art ? Ou bien s'étonner qu'ils ont compris, depuis la guerre du Golfe, qu'ils ne pouvaient plus informer sans que leurs images soient elles-mêmes effacées ? Compris qu'une image est le seuil où dialoguent l'existence de la souffrance et le caractère incorruptible des ombres ? Les ombres ne pourrissent pas, elles sont sans agonie, sans cri.





En haut de l'Olympe sans dieux, la réparation ne vient pas. Et le monde n'est pas assez vaste pour trouver le repos. En revanche, si le repos n'existe pas, existe encore l'art. On n'a rien inventé de mieux pour connaître le repos des dieux qui comme on le sait ne font rien. Dans une époque où l'art est confondu avec la culture, les anciens photoreporters de guerre nous soufflent à l'oreille qu'il pourrait être effacé par l'actualité, même celle de la culture. Car ces artistes, comme Alexis Cordesse, ne nient pas la violence, ils sont partis marcher avec elle, l'épuisant sur des hauteurs froides, la diluant dans des bleus diaphanes, la perchant aux cimes de troncs d'arbres enveloppés de mousse. Faut-il rappeler la phrase de Pascal pour congédier l'idée d'un devenir randonneur : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ». Les ombres du passé sont toujours là, en miroir de ces images sans homme. À notre tour de marcher dans les images. Des reflets de lumière sur une surface noire, lourde, muette. Même immobile, cet agrandissement de remous en Corse, nous rappelle que c'est en vain que nous nous agitions, car comme des ombres nous ne faisons que passer, c'est le poison lui-même. Se souvenir de la guerre qu'on n'a pas vécue reste notre plus haute vigilance. Car ce n'est pas qu'avec l'âge et l'épuisement qu'on se dédouble pour chercher le dialogue, c'est parce que l'art nous rappelle qu'il est le calme qui règne devant l'enfer. C'est aux spectateurs que nous sommes de protéger son seuil, sans quoi il n'y aura même plus l'ombre d'un rêve de bonheur.